



HAL
open science

Jean-Philippe Bouilloud, Devenir sociologue. Histoires de vie et choix théoriques

Pascal Fugier

► **To cite this version:**

Pascal Fugier. Jean-Philippe Bouilloud, Devenir sociologue. Histoires de vie et choix théoriques . 2010. halshs-01683451

HAL Id: halshs-01683451

<https://shs.hal.science/halshs-01683451>

Submitted on 13 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fugier, P. (2010). « Jean-Philippe Bouilloud, *Devenir sociologue. Histoires de vie et choix théoriques* », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 5, URL : <http://socio-logos.revues.org/2450>.

Cet ouvrage est une contribution à une « *sociologie de la sociologie* » (p. 17), complémentaire de celles d'Odile Pirou¹, Francis Farrugia², ou encore, plus récemment, de Gérald Houdeville³. L'originalité de l'ouvrage de Jean-Philippe Bouilloud tient notamment au fait que son travail de recherche s'inscrit dans le paradigme sociologique clinique. Ainsi, à travers l'étude de vingt-sept récits autobiographiques réalisés entre 1994 et 2004 dans le cadre du séminaire « Histoire de vie et choix théoriques » au sein du Laboratoire de Changement Social (LCS), Jean-Philippe Bouilloud explore une problématique ambitieuse et complexe : quels liens de continuité comme de discontinuité transparaissent entre la production intellectuelle d'un sociologue⁴ (ses prises de position théorique, méthodologique, sa posture intellectuelle, ses ancrages institutionnels, etc.) et sa trajectoire biographique (ses expériences familiales, culturelles, politiques, scolaires, etc.) ?

Afin de répondre à ce questionnement, Jean-Philippe Bouilloud mobilise plusieurs outils méthodologiques, dont le logiciel *Alceste*, par lequel il effectue une analyse lexicale d'un corpus de plus de 800 pages qui fait aussi l'objet d'une analyse historiographique ainsi que d'une analyse de contenu. Par ailleurs, il est important de mentionner qu'il ne s'agit pas tant de récits de vie mais plutôt de courtes « *autobiographies intellectuelles* » (pp. 22-23). En effet, le dispositif des séminaires au LCS propose à chaque invité une phase de questions-réponses à la suite de leur exposé (prenant la forme d'un récit de vie) et il leur permet aussi de corriger et amender leur exposé retranscrit. Ce dispositif amène donc Jean-Philippe Bouilloud à effectuer « *une analyse de textes et non d'entretiens* » (p. 24), empruntant les cadres théoriques de l'analyse littéraire et de l'herméneutique.

Dans les premiers chapitres de l'ouvrage, Jean-Philippe Bouilloud pose le cadre épistémologique et méthodologique de son travail de recherche. Les différentes raisons d'être des textes autobiographiques des sociologues y

¹ Odile Piriou, *La sociologie des sociologues*, Paris, ENS Éditions, 1999

² Francis Farrugia, *La reconstruction de la sociologie française (1945-1965)*, Paris, L'Harmattan

³ Gérald Houdeville, *Le métier de sociologue en France depuis 1945. Renaissance d'une discipline*, Presses universitaires de Rennes, 2007

⁴ Si la majeure partie du corpus se constitue de sociologues (Raymond Boudon, Pierre Bourdieu, Robert Castel, Michel Crozier, Vincent de Gaulejac, Edgar Morin, Alain Touraine, etc.), il se compose aussi de psychosociologues et d'anthropologues contemporains (Georges Balandier, Jacqueline Barus-Michel, Jean Duvignaud, Eugène Enriquez, Georges Lapassade, etc.) dont on peut dire que l'œuvre et la pratique de recherche contiennent, entre autre, une dimension proprement sociologique.

sont notamment abordées. L'autobiographie permet : - de justifier ses choix théoriques, sa posture intellectuelle ; - de soumettre à un « *impératif de réflexivité* » (p. 47) afin de davantage expliciter et maîtriser la subjectivité qu'on engage nécessairement dans sa relation à l'objet (d'étude) ; - de se soumettre à un « *impératif autobiographique* » (p. 48) afin de mettre de l'ordre dans le labyrinthe de sa pensée et plus largement de « *réunir les éléments éclatés d'une existence* » (p. 49) ; - de témoigner d'un désir de reconnaissance de ses textes d'une part et d'un désir de reconnaissance de soi par l'Autre (l'institution, la communauté scientifique) d'autre part ; ou encore de témoigner d'un désir de transmettre un héritage intellectuel, etc.

Bien évidemment, Jean-Philippe Bouilloud aborde les limites inhérentes au genre autobiographique, limites que Vincent de Gaulejac résume par une cascade d'illusions : biographique, finaliste, déterministe, rétrospective et narcissique (pp. 60-61). Mais nous retenons surtout de Jean-Philippe Bouilloud sa thèse selon laquelle le sociologue est un « *autobiographe malgré lui* » et que « *les éléments de son histoire se trouvent de différentes façons, à des degrés divers, dans sa production intellectuelle, et qu'ils y sont inévitablement agissants* » (p. 63). Il se retrouve ce faisant sur la voie empruntée par Georges Devereux, étudiant les relations de contre-transfert entre l'analyste et l'analysant et réfute la prétention à la neutralité et à la distanciation de certains chercheurs vis-à-vis de leur objet d'étude. Jean-Philippe Bouilloud préfère de loin l'affrontement et l'explicitation de son implication subjective et de ses « *préconceptions* » (p. 76) dans la recherche plutôt que leur déni. Ce qui identifie l'objectivité du chercheur non pas comme un principe *a priori* mais plutôt comme une conquête *a posteriori*, un travail nécessairement relatif et inachevé d'objectivation de sa subjectivité, car « *comme le disait Leiris, c'est au contraire dans un surcroît de subjectivité réflexive, d'interrogation permanente et exigeante sur soi, que peut s'envisager une relation objective. Ce surcroît de subjectivité réflexive, l'autobiographie le permet au premier chef. L'autobiographie apparaît ainsi, malgré les difficultés de tous ordres que sa pratique suscite, comme épistémologiquement nécessaire, féconde, utile et heuristique, voire émancipatrice* » (pp. 79-80). On appréciera aussi à ce sujet le témoignage de Georges Balandier, affirmant que « *on est présent dans les livres qu'on écrit, même lorsqu'on exhibe l'exigence de scientificité* » (p. 113).

L'analyse historiographique de son échantillon d'étude, composé essentiellement de sociologues nés dans les années 1920-1940, lui permet de mettre à jour des effets de génération, distinguant ainsi ceux qui appartiennent « *à la première génération de "reconstruction de la sociologie française"* », soit celle de l'après-guerre, et ceux « *qui vont accompagner l'institutionnalisation de la sociologie (à partir de 1958)* » (p. 85), date de création de la licence et du doctorat de sociologie. Ressort notamment de cette analyse l'importance de la philosophie dans le cursus de ces sociologues et de laquelle ont eu tendance à s'affranchir les générations ultérieures.

À cette analyse historiographique succède l'analyse des différentes « mises en scène de soi » effectuées par les sociologues lorsqu'ils sont amenés à "se raconter", mettant ainsi en avant des « événements-clés », des « auteurs-clés », des « dates-clés », des « lectures-clés », des leitmotifs, des périodisations (leur vie d'auteur, l'histoire de leur famille, etc.) ou encore des thèmes qui vont marquer ou scander leur histoire de vie mais qui vont aussi leur permettre de mettre en ordre et de s'approprier leur histoire de vie. Jean-Philippe Bouilloud souligne aussi la co-existence et l'entrelacement de plusieurs récits au sein d'une même autobiographie. Ainsi il repère que dans le discours de Pierre Fougeyrollas « *le récit des engagements politiques constitue une histoire véritablement distincte, et en même temps intimement mêlée au récit de l'œuvre* » (p. 138).

Comme en témoigne le récit de Pierre Fougeyrollas, plusieurs sociologues de l'échantillon se sont impliqués dans des collectifs de pensée (politiques, religieux mais aussi dans des écoles de pensée). La religion prend ainsi une place parfois importante dans leur histoire de vie, d'autant plus qu'elle s'inscrit dans une tradition familiale que, néanmoins, certains ont depuis abandonnée ou remise en question. Concernant leur implication dans des courants de pensée, le marxisme et la psychanalyse occupent les deux premières places mais on constate là aussi une trajectoire d'abandon ou d'éloignement, plus ou moins brutale, en particulier concernant le marxisme. D'ailleurs, il est intéressant de relever que l'expérience du marxisme comme « terrain d'action » précède souvent « la théorie marxiste », à l'instar de Pierre Fougeyrollas (p. 180) ou encore que certains travaux de recherche aient permis de « régler [des] comptes » avec de précédents engagements politiques, à l'instar de Gérard Namer (p. 182). Plus conséquente, la rupture avec le marxisme suppose parfois un « arrachement » par rapport à son environnement familial "gauchiste" comme c'est le cas de Michel Wieviorka (p. 183). Ce qui incite Jean-Philippe Bouilloud à reprendre les problématiques développées par Vincent de Gaulejac⁵ et attachées aux conflits et tensions identitaires résultants des déplacements dans différents groupes sociaux : - « *déplacement dans l'inscription sociale tout d'abord, avec des familles dont on évoque surtout les changements de statut social, et concomitamment, ruptures dans l'espace géographique* » (p. 192), à l'instar de Florence Giust-Desprairies, qui évoque le racisme dont est victime son père, émigré italien, l'installant « *dans la honte d'être italien et le refus de ses origines* » (p. 196), honte paternelle qui se traduit de son côté par une certaine difficulté à assumer ses origines italiennes ; « *tensions au sein même de ces familles, selon les milieux d'origine de leurs membres* », à l'image de Georges Balandier qui se trouve confronté à un double héritage parental (républicain et catholique) ; « *déplacement enfin dans les identités, personnelles ou professionnelles* » (p. 192), où nous retrouvons les tensions entre l'identité héritée du sociologue (par exemple l'origine populaire et provinciale de

⁵ V. de Gaulejac, *La névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes et groupes, 1987.

Pierre Bourdieu) et son identité acquise (sa position sociale qui fait de lui un *homo academicus*). Ces tensions identitaires sont alors entrevues dans leur ambivalence, puisque à la fois génératrices de souffrance, de culpabilité ou encore de honte mais aussi suscitant une prise de conscience qui ne sera pas sans lien avec leur investissement dans la sociologie.

Nous retrouvons aussi cette dimension ambivalente du vécu des sociologues dans le chapitre judicieusement nommé « De la souffrance à la connaissance » et dans lequel Jean-Philippe Bouilloud revient sur de nombreux témoignages de souffrances qui constituent parfois de véritables traumatismes (perte d'un enfant, décès d'un conjoint ou d'un parent). Expériences difficiles à verbaliser mais qui constituent néanmoins, rétrospectivement, des opportunités, des « *moments-clés* » à partir desquels le sociologue reconnaît « *des bifurcations in fine positives* » (p. 250), comme en atteste le témoignage, bouleversant, de Robert Castel. Perdant sa mère à 9 ans et demi suite à un cancer, son père se suicide deux ans plus tard. Or, rétrospectivement, Robert Castel voit dans ces événements une clé compréhensive de sa trajectoire biographique l'ayant mené au métier de sociologue : « *je suis persuadé que je n'aurais pas fait des études si mes parents avaient vécu. Je serais resté dans la filiation. J'aurais été ouvrier du port de l' Arsenal de Brest* » (p. 251). Ainsi, le double deuil parental restructure son espace des identités sociales possibles et l'autorise d'une certaine manière à être infidèle à son origine sociale sans pour autant la dénier. À travers le témoignage de Max Pagès, nous retrouvons aussi cette « *dimension émancipatrice de la souffrance* » (p. 267), les morts successives de plusieurs proches (celle de son père, de sa mère puis de son fils aîné) l'ayant littéralement « *libéré* » dans plusieurs domaines de vie quotidienne, dont sa production intellectuelle qui devient « *effervescente* » (p. 269).

Jean-Philippe Bouilloud aborde d'autres sources de souffrance jouant un rôle dans la vie intellectuelle de ses interrogés, comme la honte ou la discrimination sexuelle. Ce qu'il retient alors, ce n'est pas de savoir si les sociologues ont plus souffert ou non que d'autres mais c'est que « *ce vécu de la souffrance est chez la plupart intimement lié, dans le récit, à la vie intellectuelle, comme si cette dernière n'était que la métabolisation, le dépassement ou la réparation de la souffrance première* » (p. 273).

L'analyse lexicale opérée par le biais du logiciel *Alceste* révèle notamment quant à elle la place prépondérante du père et plus globalement des hommes dans le récit de vie des sociologues, relativement à celle des femmes, que ce soit pour évoquer la réception d'un don (culturel, symbolique...) et/ou son rejet. Le déni de tout héritage conduit aussi certains sociologues, comme Edgar Morin, au mythe de l'autofondation, affirmant, non sans une certaine ambivalence, qu'il « *a du [se] faire [soi]-même [sa] culture* » (p. 232).

Dans un tout autre registre, l'analyse lexicale relativise « *la figure de l'intellectuel engagé* » (p. 275) qu'on prête souvent *a priori* aux sociologues

et notamment aux protagonistes de ce travail de recherche. Ainsi, le terme « *engagement* » n'apparaît que 27 fois dans l'ensemble du corpus (près de 840 pages) et les événements politiques (comme la Deuxième Guerre mondiale ou Mai 1968) ne prennent qu'une place secondaire dans la plupart des récits. Cela ne signifie pas qu'aucun événement politique, géopolitique ou encore syndicale ne soit évoqué, seulement, les sociologues « *s'avèrent plus témoins que véritablement acteurs des nombreux chambardements* » (p. 276). De la même manière, si beaucoup des sociologues interrogés accordent à la discipline une fonction critique, ils ne s'identifient aucunement comme des révolutionnaires : le sociologue met à jour « *le caché* » (p. 329) ou a un « *rôle social émancipateur* » (p. 331) qui l'incline davantage à la distanciation qu'à l'implication, corps et âme, dans une vision du monde révolutionnaire.

À l'issue de l'analyse de ce corpus d'autobiographies intellectuelles, Jean-Philippe Bouilloud reconnaît que la question des relations entre les « *bricolages de théories* » (p. 344) opérés par les sociologues et leur histoire de vie « *ne trouve pas ici de réponse évidente* » (p. 327). Néanmoins, il parvient incontestablement à dégager plusieurs clés heuristiques, en mettant l'accent sur des effets de génération mais aussi et surtout l'apport ambivalent de certaines tensions identitaires et souffrances personnelles dont les ressorts sont à la fois psychique et social.

L'ouvrage renferme aussi une incessante articulation entre des éléments théoriques et empiriques. De nombreux témoignages illustrent ainsi la problématique centrale de l'ouvrage, à l'image de celui de Robert Castel, lorsqu'il tisse un lien explicite entre ses expériences familiales et sociales et la construction du concept de désaffiliation : « *De même ce n'est, je pense, pas un hasard si j'ai proposé la notion de désaffiliation qui essaie de rendre compte des décrochages, des pertes d'appartenance. Je sais bien que je ne suis pas à proprement parler un désaffilié ni un marginal. Je suis plutôt un petit bourgeois relativement intégré ou relativement réaffilié. Mais j'ai vécu une double désaffiliation familiale et sociale, et les désaffiliations sont des expériences qui laissent toujours des traces* » (p. 334). On peut toutefois regretter que l'auteur ne recourt pas à un outil méthodologique comme l'idéal-type, qui lui aurait permis de faire apparaître l'intégralité de son corpus pour chaque thématique abordée plutôt que de le mobiliser à des fins avant tout illustratives. Mais, au-delà de cette frustration méthodologique, la lecture de cet ouvrage témoigne surtout de la valeur heuristique de la sociologie de la sociologie qui, loin d'être un instrument de polémique, constitue surtout un instrument d'objectivation au service de la communauté des sociologues.

Bibliographie

Farrugia Francis, *La reconstruction de la sociologie française (1945-1965)*, Paris, L'Harmattan, 2000

Gaulejac Vincent (de), *La névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes et groupes, 1987

Houdeville Gérald, *Le métier de sociologue en France depuis 1945. Renaissance d'une discipline*, Presses universitaires de Rennes, 2007

Piriou Odile, *La sociologie des sociologues*, Paris, ENS  ditions, 1999

1 Odile Piriou, *La sociologie des sociologues*, Paris, ENS  ditions, 1999

2 Francis Farrugia, *La reconstruction de la sociologie française (1945-1965)*, Paris, L'Harmattan

3 Gérald Houdeville, *Le métier de sociologue en France depuis 1945. Renaissance d'une discipline*, Presses universitaires de Rennes, 2007

4 Si la majeure partie du corpus se constitue de sociologues (Raymond Boudon, Pierre Bourdieu, Robert Castel, Michel Crozier, Vincent de Gaulejac, Edgar Morin, Alain Touraine, etc.), il se compose aussi de psychosociologues et d'anthropologues contemporains (Georges Balandier, Jacqueline Barus-Michel, Jean Duvignaud, Eugène Enriquez, Georges Lapassade, etc.) dont on peut dire que l'œuvre et la pratique de recherche contiennent, entre autre, une dimension proprement sociologique.

5 V. de Gaulejac, *La névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes et groupes, 1987.